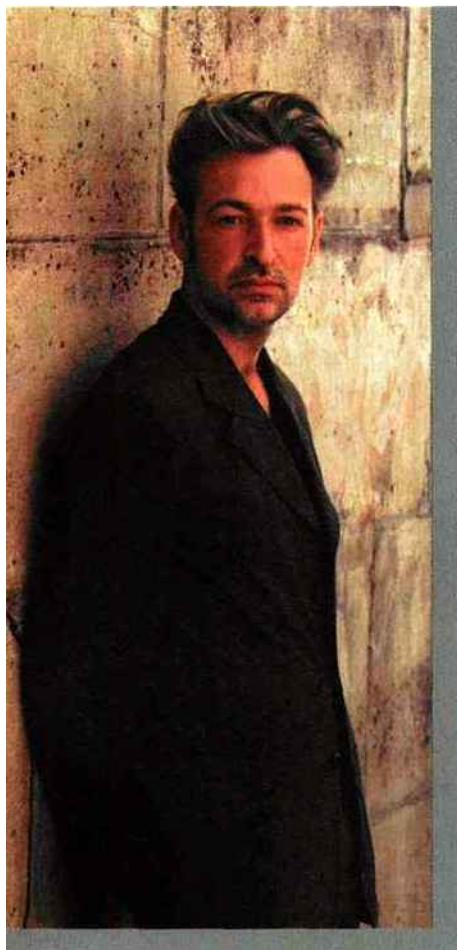


## Spécial rentrée littéraire

## Eric Reinhardt Le « Grince » charmant

Avec *Cendrillon*, son quatrième roman, ce jeune auteur livre le portrait brutal et désenchanté d'un univers mondialisé. Eric Reinhardt confirme son talent et l'acuité de son regard sur nos contemporains.



## PORTRAIT

Quand on a lu Flaubert déclarant « Madame Bovary, c'est moi », on a imaginé l'espace d'un instant l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* travesti en bourgeoise de province qui s'ennuie. Alors, lorsque Eric Reinhardt avoue être *Cendrillon*, il y a de quoi se méprendre. Car avec ses cheveux gris, sa voix douce et son regard bleu perçant, il ressemble davantage au prince charmant qu'à une souillon tyrannisée par ses sœurs. « Nous sommes tous des *Cendrillon* aspirant à accéder, grâce à la magie, à un espace de bonheur, de prospérité, où l'on serait reconnu pour ce que l'on est – uniques, précise ce jeune quadragénaire. Moi, je laisse dans ma course les livres que je publie, grâce auxquels, telle la pantoufle de

*Cendrillon* qu'on enfle aux pieds disgracieux des jeunes filles du royaume, on saura peut-être me retrouver. » Tout est donc affaire de chaussure.

Les souliers d'Eric Reinhardt, enfant, n'avaient rien de bottines Berluti. Un père représentant en bureautique, une mère au foyer, des grands-parents ouvriers. Ce fils de la classe moyenne a grandi entre Nancy, Marseille, Clichy-sous-Bois – « et dans un lotissement Levitt de la banlieue sud de Paris ». Le bac C en poche, il intègre une classe préparatoire à HEC, avant de rejoindre une école de commerce. Reclus dans une chambre de bonne de 7 mètres carrés – « au 16 de la rue de Sèvres, en face de l'hôtel Lutetia » –, l'étudiant a des ambitions moins commerciales que littéraires. Adolescent, Eric Reinhardt a ainsi eu coup sur coup plusieurs chocs de lecture : *Portrait de l'artiste en jeune homme* de James Joyce, *Le manifeste du surréalisme* d'André Breton, et tout Kafka. Il finit par rejoindre le monde de l'édition. Après un stage d'un an et demi au Castor astral, il décroche

son premier poste chez Albin Michel. Deux ans plus tard, il se retrouve aux éditions Flohic, pour lesquelles il est chargé de promouvoir la production autour du monde. « Mon patron m'envoyait notamment à New York, où je retrouvais une jeune Américaine dont j'étais tombé amoureux. »

Suite à un dépôt de bilan, le jeune homme arrête de travailler et, inspiré par ses péripéties américaines, écrit, entre 1991 et 1994, son premier roman, *Demi-sommeil*. Son deuxième roman, *Le moral des ménages*, en 2002, sera bien plus remarqué. Là où tant de ses contemporains préfèrent se complaire dans des historiettes, Reinhardt a choisi de signer – avec de réelles qualités d'écriture et de construction – une radiographie quasi sociologique de la *middle class* pavillonnaire, à travers une famille-type. « La réalité sociale étant par nature un territoire d'affron-

tements et de rapports de force, elle suscite réflexions, ressentiment et pulsions contestataires mais également curiosité, fascination, désirs d'éclaircissement. Ce qui m'intéresse, c'est de capturer dans une forme judicieuse les spécificités de notre temps, connectées à l'intime, aux sentiments humains les plus universels. »

Directeur éditorial des éditions Hazan de 1994 à 1999, Eric Reinhardt est aujourd'hui éditeur d'art « free lance » pour Flammarion, Albin Michel, Xavier Barral ou Air France. « Cette activité m'est très précieuse, explique-t-il, car elle me permet de dialoguer avec des artistes et avec leurs œuvres. » La création contemporaine sous toutes ses formes est également l'une de ses influences, en tant que romancier – comme le prouvait son troisième roman, *Existence*.

Toutefois, faire de l'art expérimental réservé à un petit nombre ne l'intéresse pas. « Mon ambition est d'inventer, de me dégager des codes, de renouveler les formes – tout en produisant un impact véritable sur le lecteur, comme parviennent à le faire David Lynch, David Cronenberg ou Gus Van Sant, artistes expérimentaux qui touchent pourtant un large public. »

C'est le cas de son dernier roman – *Cendrillon*, donc –, l'un des temps forts de cette rentrée. En mettant en parallèle une autofiction et les portraits d'un *golden boy*, d'un type prêt à tirer dans le tas et d'un libertin, Reinhardt signe un formidable tableau de notre époque, doublé de splendides digressions poétiques sur l'automne, les femmes rousses, Mallarmé ou Médée. Et la fille à la pantoufle de vair, dans tout ça ? « C'est parce que *Cendrillon* ne s'est jamais résolue à son malheur, c'est parce qu'elle a toujours continué d'y croire, c'est parce qu'elle n'a jamais perdu la foi que sa marraine a fini par surgir. » Qui sera la bonne fée d'Eric Reinhardt ?

Baptiste Liger